LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un an	8 fr.
Six mois	4 »
Trois mois	2 »

LE NUMÉRO : 15 Centimes

Ex-Journal LA RÉVOLTE

Paraissant tous les **Samedis**

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉ

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	10 fr.
Six mois	5 »
Trois mois	2 50

LE NUMÉRO : 15 Centimes

Administration et Rédaction : 4, rue Broca, PARIS (V^e)

Voir à la page 12 le dessin de Gelner.

SOMMAIRE

ANARCHISTES ET SYNDICALISTES, M. Pierrot.
LES FONCTIONNAIRES CONTRE L'AUTORITÉ, Amédée Dunois.
L'ENTRAÏDE CONTRE LA MALADIE, Michel Petit.
UN CRIME CAPITALISTE AUX ÉTATS-UNIS EN 1877, A. V.
MOUVEMENT SOCIAL, Ch. Desplanques, Jean Le-bault, G. G. Galhauban, J.-S. Boudoux, Félixio, Léon Torton.
MOUVEMENT INTERNATIONAL, R. Ch., D., Antheunis, Am. D., X., Ch. D.
CORRESPONDANCES ET COMMUNICATIONS.
CONVOCATIONS.
PETITE CORRESPONDANCE.

A NOS ABONNÉS

Il y a, en ce moment, une nouvelle avalanche de réclamations pour des numéros qui n'arrivent pas ou qui arrivent en retard.

Prière aux amis de réclamer à la poste, et, surtout, d'exiger une feuille imprimée qu'ils rempliront et signeront.

Le journal est expédié, le plus tard, le vendredi matin. Il doit être rendu en France, au plus tard — pour les communes les plus éloignées — le dimanche matin.

La réclamation a surtout pour but de faire surveiller la ligne où se produisent les retards et les disparitions, afin de décourager ceux qui se livrent à ces petites facéties.

A NOS LECTEURS

L'abondance de copie se continuant, nous supprimons, cette semaine, le supplément pour mettre 12 pages au journal.

Anarchistes ET Syndicalistes

Le mercredi 3 avril a eu lieu, à la Société de Géographie, une réunion publique sous la présidence de Victor Griffuelhes, où Lagardelle, du parti socialiste unifié français, Labriola, du parti socialiste italien, Michels, du parti socialiste allemand et Kritchewsky, du parti socialiste démocrate russe, ont parlé des rapports du socialisme et du syndicalisme. Il faut remarquer que l'avis de la réunion, tel qu'il a paru dans *l'Humanité*, mentionnait aussi comme sujet : le Congrès de Stuttgart.

Les orateurs ont tous présenté le mouvement syndicaliste comme un mouvement nouveau, et la théorie syndicaliste comme une théorie nouvelle. A entendre Lagardelle et Labriola par exemple, il semble qu'il s'agisse d'une évolution toute récente. Lagardelle déclare que le syndicalisme est né du moment où Millerand est entré au ministère, et qu'il serait le produit de la réaction contre le socialisme démocratique.

A la vérité, on pourrait croire que Lagardelle a découvert le mouvement syndical à cette époque. L'avènement du socialisme ministériel a été pour lui la révélation sur le chemin de Damas. Pour lui, qui oscillait auparavant entre Guesde et Jaurès, toute la vie date du moment où ses yeux se sont désillés.

Mais auparavant les théories et la tactique, adoptées par la Confédération générale du Travail, avaient été découvertes et mises en pratique par l'Internationale jurassienne. Les anarchistes avaient toujours continué à préconiser la même méthode et à prêcher la défiance vis-à-vis du parlementarisme démocratique. Mais depuis la disparition des sections de l'Internationale, cette propagande était devenue purement individuelle.

Toutefois on peut se rappeler que les anarchistes de Chicago furent les premiers à préconiser la grève générale (1886). Ici ce

fut notre camarade Tortelier qui, vers 1888, se fit le propagandiste de la même tactique.

D'autre part, les allemanistes, qui formaient alors le seul parti véritablement ouvrier, avait créé à Paris un mouvement syndical, qui, vers les années 1894 et suivantes se plaça vis-à-vis du parlementarisme dans la même attitude que les syndicalistes actuels. Ils se firent les plus actifs et les plus enthousiastes propagandistes de la grève générale. Les députés socialistes de l'époque affectaient de confondre allemanistes et anarchistes. En réalité, il n'y avait guère entre les uns et les autres qu'une différence d'étiquette (1). On le vit bien au Congrès international de Londres (1896) ; l'entente parut complète, et Eug. Guérard fut le rapporteur, pour tous les révolutionnaires, de la question de la grève générale.

Il faut dire que Fernand Pelloutier, secrétaire de la Fédération des Bourses, avait travaillé énergiquement à l'indépendance des syndicats vis-à-vis des partis politiques et à la propagande des idées révolutionnaires dans le parti ouvrier (2). Pelloutier se

(1) Je dois aussi mentionner le groupe des E. S. R. I. (1891-1902) qui était à peu près placé entre les allemanistes et les anarchistes, et qui fit montre d'une certaine activité pour la propagande des idées devenues, depuis lors, prépondérantes dans les milieux ouvriers. C'est nous qui avions édité, dans l'hiver 1893-1894, la brochure : *Pourquoi nous sommes internationalistes* ; en 1896, nous avions donné : *Les Révolutionnaires au Congrès de Londres et Réformes ou Révolution*. Une des meilleures brochures du groupe fut certainement : *Les anarchistes et les syndicats*, parue dans l'hiver 1897-1898 ; on y exposait, pour les anarchistes le rôle révolutionnaire des syndicats. A ce moment, nos camarades collectivistes, qui fondèrent en 1899 le *Mouvement socialiste* avaient sur les syndicats à peu près les mêmes idées que Renard actuellement et tous les Guesdistes.

(2) F. Pelloutier, comme délégué des Bourses du Travail de Nantes et de Saint-Nazaire avait, en 1892, présenté un rapport sur la grève générale au Congrès corporatif de Tours. Venu à Paris en mars 1893, il devient Secrétaire de la Fédération des Bourses dans l'hiver de 1894-1895. Tombé très gravement malade à la suite des fatigues du Congrès corporatif de Rennes (1898), son rôle diminua, et il mourut en 1901. Pelloutier avait surtout subi l'influence de Proudhon. De février 1897 à août 1899, il a publié le journal corporatif : *l'Ouvrier des deux Mondes*. C'est à partir du Congrès corporatif de Nantes (septembre 1894) que les syndicats se séparèrent définitivement des partis politiques.

déclarait ouvertement anarchiste, et c'est à son action qu'on doit la direction prise par le mouvement syndical en France. C'est grâce à Pelloutier que les syndicats prirent conscience de leur propre tendance.

L'action directe a toujours existé; c'est la vieille tactique propre à l'action ouvrière, mais elle n'avait pas encore de nom. Il est remarquable que son parrain a été justement le camarade Pouget, l'ancien rédacteur du *Père Peinard*. Le sabotage, le boycottage, la grève générale sont les tactiques que seuls autrefois les anarchistes préconisaient. Les anarchistes, en entrant dans les syndicats, ont donné à la masse ouvrière leurs idées et leurs tendances (1).

Les anarchistes, en effet, s'indignaient autrefois de la veulerie des syndicats. L'ambition de la plupart des syndiqués semblait être quelques améliorations de l'existence matérielle, qu'on allait mendier aux patrons et surtout aux pouvoirs publics. Il n'y avait nul souci de la dignité individuelle, ni de la revendication des besoins moraux.

Au fur et à mesure de l'évolution syndicale, les ouvriers ont pris de plus en plus confiance en leurs propres forces et se sont montrés plus audacieux. Aux revendications matérielles se sont ajoutées les revendications morales. Le réformisme, signe de faiblesse, était encore grandement mêlé, au temps de Pelloutier, à la tactique révolutionnaire. Il est juste de reconnaître que les idées se sont renforcées et répandues depuis cette époque.

Les tendances se sont précisées. Au Congrès de Bourges (1904) par exemple, s'est faite la séparation entre les indépendants (révolutionnaires) et les neutres (réformistes).

Certes l'expérience de tous les jours, la faillite du démocratism ont favorisé l'évolution du syndicalisme dans le sens révolutionnaire où le poussaient les anarchistes. On peut donc dire que l'arrivée de Millebrand au ministère a été, pour certains syndiqués socialistes, le point de départ d'une crise intellectuelle, qui a facilité leur détachement des illusions politiques.

Je dirai maintenant quelques mots sur certaines opinions émises par Michels et par Kritchewsky. Le premier a dit qu'en Allemagne il fallait d'abord conquérir la démocratie (c'est-à-dire les libertés démocratiques), et qu'il y était par conséquent impossible qu'on pût avoir le syndicalisme comme en France. Le second a dit, au contraire, que le syndicalisme était capable de donner la démocratie à la Russie.

(1) Ce sont Pouget et Delesalle qui présentèrent pour la première fois un rapport sur le boycottage et le sabotage au Congrès corporatif de Toulouse (1897). Pouget avait fondé, dès 1870, un syndicat d'employés. Comme rédacteur du *Père Peinard*, il avait surtout fait de la propagande générale anarchiste. Réfugié à Londres en 1894, il publie une série de brochures dont l'une (*A Roublard, Roublard et demi*) a déjà des tendances syndicalistes. En 1895, il revient en France et publie le journal hebdomadaire, *La Sociale*, qui prend un caractère plus syndicaliste que l'ancien *Père Peinard*. En 1896, Pouget va au Congrès socialiste de Londres en compagnie de Pelloutier et de Guérard. Depuis cette époque, il prend une part de plus en plus active au mouvement syndical.

Or les libertés démocratiques ne forment pas une entité réelle par elles-mêmes, et le syndicalisme n'a pas à attendre, pour se mouvoir, que la démocratie existe. Lorsque les ouvriers s'efforcent d'échapper à la misère et aux contraintes de toute sorte qui pèsent sur eux, ils sentent le besoin de s'associer, de faire de la propagande par la parole et par l'écrit, etc. Et ils font leur propagande, ils commencent à se grouper, en dépit des lois existantes. C'est là d'ailleurs la seule façon pratique de revendiquer l'exercice des libertés d'association, de réunion, etc. Ainsi les libertés sont les conséquences de la vie sociale elle-même.

En même temps, la pratique de l'action directe est la meilleure école d'énergie pour la classe ouvrière. Les grèves ont pour conséquence d'apprendre aux travailleurs à ne pas se résigner, à ne pas avoir peur de l'autorité, quelle qu'elle soit. Une évolution est déjà évidente dans la valeur morale des individus. Les grèves contre la tyrannie des contremaitres, les grèves de solidarité contre le renvoi d'un camarade sont de plus en plus fréquentes.

Peu à peu se font jour les aspirations qui sont la caractéristique de l'anarchisme : aspirations vers les libertés, haines de toutes les contraintes.

Ces aspirations sont en opposition flagrante non seulement avec l'autorité patronale, mais aussi avec l'autorité étatique, comme le sont aussi les aspirations anarchistes. Mais ce n'est pas pour la conquête du pouvoir, comme peut-être l'a voulu dire Kritchewsky en parlant de la conquête de la démocratie, c'est pour l'abolition du pouvoir que nous concevons le but du syndicalisme.

Considérez à ce point de vue, le syndicalisme sort du cadre étroit du corporatisme et échappe à l'égoïsme des revendications particularistes. Il devient une doctrine idéaliste. Quelle est donc sa différence avec le socialisme ou avec l'anarchie ?

On peut concevoir un syndicalisme réformiste, associé ou client d'un socialisme démocratique ou étatique, tel que l'a créé partout la tactique parlementaire. Mais il n'y a pas de confusion possible entre ce socialisme et le syndicalisme révolutionnaire.

Le syndicalisme (anti-étatique), pour sa philosophie et pour sa morale, paraît se confondre avec le communisme-anarchiste.

Mais, tandis que le communisme-anarchiste peut s'adresser à tous les individus « de bonne volonté », le syndicalisme ne s'adresse qu'aux seuls ouvriers.

Il semble donc étonnant que des intellectuels comme Lagardelle, Labriola et autres, puissent se déclarer syndicalistes. Ils ne peuvent pas être syndiqués. Ils ne peuvent donc se rattacher au syndicalisme que par adhésion à la philosophie du syndicalisme ; or, cette philosophie n'est autre que le communisme-anarchiste.

C'est bien ce qui gêne terriblement nos camarades du *Mouvement socialiste*. Aussi ne veulent-ils voir dans l'anarchisme que l'individualisme le plus outrancier. Je leur ai entendu dire qu'Elisée Reclus et Kropotkine étaient de purs individualistes. Cette ignorance, un peu grossière, paraît certainement voulue pour les besoins de la cause.

J'ai remarqué aussi qu'à la réunion, les orateurs ont parlé du syndicalisme belge, encore dans les langes, et qu'ils n'ont pas soufflé mot du mouvement syndical en Suisse romande, bien plus vivant que le mouvement similaire en Belgique et en Italie.

Trois jours auparavant, les ouvriers de Vevey venaient, par l'action directe et la grève généralisée, de remporter sur le patronat une éclatante victoire. Mais les anarchistes ont sur les syndicats de la Suisse romande une influence trop évidente.

Cependant le discours de Lagardelle, en exaltant le courage, l'esprit de révolte et la valeur morale des individus, a eu un caractère véritablement anarchiste. Pourquoi donc vouloir faire du syndicalisme une école distincte ?

La réponse à cette question, il me semble qu'elle a été donnée assez clairement par notre camarade L. Fabbri dans son article sur le Congrès du parti socialiste italien (*Temps Nouveaux* du 24 novembre 1906) :

« Les (intellectuels) syndicalistes forment, comme l'a dit justement Georges Sorel, une fraction du parti socialiste qui lutte pour conquérir le pouvoir au sein du parti même. Du syndicalisme ils n'ont adopté que quelques idées et quelques attitudes ; indubitablement plus révolutionnaires que les autres, ils demeurent toujours parlementaristes avant tout et ont une peur bleue d'être pris pour des anarchistes.

« Ce syndicalisme bâtard a le mérite d'avoir accepté deux idées défendues jusqu'ici seulement par les anarchistes, — la grève générale révolutionnaire et l'antimilitarisme internationaliste, — mais il se débat au milieu de contradictions continuelles en cherchant à concilier des idées inconciliables comme l'action directe et le parlementarisme. C'est pourquoi les syndicalistes, qui ont accepté beaucoup d'idées et de méthodes anarchistes, mais les dissimulent en prétendant retourner à Marx, et en même temps restent accrochés au parti socialiste par le fil conducteur du parlementarisme, sont bien moins logiques que les socialistes réformistes qui voudraient se séparer de ceux qui font obstacle à leur mouvement vers un bourgeoisisme de plus en plus accentué. »

L'opinion de Fabbri est corroborée par le fait que Lagardelle, Labriola et les autres se proposent d'aller au congrès socialiste international de Stuttgart, qui impose à tous ses adhérents l'obligation de reconnaître la nécessité de l'action politique et parlementaire. S'ils veulent conquérir le pouvoir au sein du parti socialiste, libre à eux. Mais pourquoi les véritables syndicalistes, les syndiqués, les aideraient-ils dans cette entreprise et pourquoi se mêleraient-ils aux ambitions d'un parti ?

M. PIERROT.

Nous prions tous ceux qui s'intéressent à l'extension du journal, de nous trouver des Libraires pour la vente, et d'insister auprès d'eux pour qu'ils le vendent.

Faites-nous des Abonnés